

## Une mémoire du geste

El cielo esta enladrillado. Le ciel est pavé de briques. Il faut s'accoutumer à cette folle image pour fouler l'univers de Sabine Dahrendorf et Alfonso Ordoñez, les deux chorégraphes de Danat Danza. Imaginons donc que l'on puisse danser avec du ciel sous les talons, et réveiller de ce zapateado le ciel enfoui de la mémoire.

Il est une mémoire du geste, que Sabine Dahrendorf et Alfonso Ordoñez ont commencé à exhumer dans leur précédent spectacle, "Bajo cantos rodados hay una salamandra", fruit d'une incursion dans les traditions populaires de la province de Léon, au nord de l'Espagne. Le folklore et la danse contemporaine ont rarement fait bon ménage. Or, Danat Danza a précisément réussi, dans cette chorégraphie qui a réjoui l'an passé le public du Théâtre de la Ville, à concilier dans une même verve l'entrain gaillard d'anciennes manifestations festives et la fraîcheur d'une "nouvelle danse" qui cultive un goût prononcé de l'énergie. La démarche de Danat Danza participe d'une récupération, par la jeune génération espagnole, de toute une mémoire collective de la sensualité hispanique, réprimée par l'extrême influence de l'Eglise catholique, puis par l'ordre moral franquiste. D'autres chorégraphes, comme Ramon Oller (compagnie Metros) ou Cesc Gelabert, s'inscrivent dans une certaine mesure dans ce même courant. Mais on peut aussi y associer le regain d'intérêt que connaît actuellement le flamenco, dont on redécouvre la fondamentale insoumission aux valeurs de bienséance.

Quoi qu'il en soit, "Bajo cantos rodados..." n'aura pas été, pour Alfonso Ordoñez et Sabine Dahrendorf, une simple passade. Ils y ont en effet découvert une motivation essentielle à leur danse: fouiller le caractère hispanique pour y trouver des traits universels, interroger le sens des expressions populaires, chercher dans la mémoire ce qui peut aider à appréhender l'avenir.

## Une nouvelle source d'inspiration: "Los Caprichos" de Goya

De la province de Léon, Alfonso Ordoñez et Sabine Dahrendorf sont allés dans les salles du Musée du Prado à Madrid trouver chez Goya une nouvelle source d'inspiration. Leur regard s'est arrêté sur "Los Caprichos", une série de quatre-vingt planches gravées à l'eau-forte, que le peintre aragonais a achevée au crépuscule du XVIII<sup>ème</sup> siècle. Supplices et scènes de sorcellerie, figures d'entremetteuses, de mendiants et de galants, personnages masqués et déguisés: les "visions fantastiques" de Goya, légendées de phrases incisives et lapidaires, portent le plus souvent en elles la charge féroce d'une satire morale et sociale sans complaisance.

Dans ses "Caprices", Goya n'est pas très loin des scènes burlesques des débats de l'Olympe tels que les narrait, dans un style hallucinant, au début du XVIII<sup>ème</sup> siècle, Quevedo dans "L'Heure de tous et la fortune raisonnable". Que l'on pense à cette évocation dans l'épilogue de "Vénus, faisant hurler ses doigts en claquements de castagnettes, qui se lança à corps perdu dans une sarabande dont les trémoussements éclaboussèrent de chalouilles le cœur des dieux. La fièvre de la danse les gagna tous si bien, qu'ils tremblaient comme des possédés".

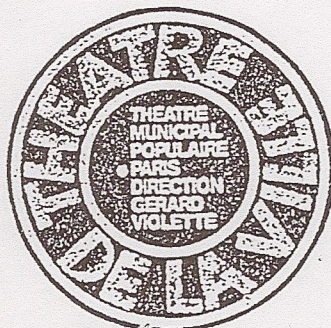
## Nous rappeler quelque chose qui est déjà en nous

Alfonso Ordoñez et Sabine Dahrendorf, qui ne seraient sans doute pas restés insensibles aux trémoussements de Vénus, ne cherchent pas pour autant à donner aux images débridées de Goya une réalité scénique. "Los Caprichos", disent les deux chorégraphes, sont comme une monnaie d'échange avec laquelle nous pouvons nous rappeler quelque chose qui est déjà en nous: des étreintes et des rejets, de petits gestes vifs qui se lient, des mouvements collectifs de ronde qui deviennent de plus en plus rapides, ou encore essayer de garder l'équilibre lorsque les corps s'imbriquent entre eux". Avec une véhémence picturale rarement égalée, Goya débusque sous le fard des bonnes manières le jeu frénétique des séductions, la force occulte des passions, l'hypocrisie des donneurs de leçons.

## Un ballet tour à tour noir et ludique

La création de Danat Danza transpose cette orgie de regard dans un ballet tour à tour noir et ludique. La place de la femme, ses relations avec les hommes comme avec la société, en constituent le fil conducteur. Gravitation des désirs et des fantasmes, œuvre de chair qui se repaît de jeux, de défis et de sarcasmes. Dans la brusquerie des corps se jouent l'inassouvissement social de l'individu, l'insouciance de la vie, la défaillance de la sérénité. La passerelle-balançoire présente sur scène figure peut-être l'équilibre incertain, mais nécessaire, entre l'individu et la communauté qui l'englobe. Sous un ciel pavé de briques (le plafond de la mémoire n'est-il pas le sol qui résonne encore des danses ancestrales?), le spectacle de Danat Danza nous invite à une sarabande de gueux, une sarabande qui balance entre les lumières de la raison et l'obscurité des sens. Et, dans les éclaboussures de gestes que la communauté assemble, un violoniste au pas d'aveugle égrène les notes d'une nostalgie contemporaine.

Jean-Marc Adolphe



23<sup>e</sup> SAISON  
90.91